

Comptes rendus

Isabelle Pantin, *Tolkien et ses légendes. Une expérience en fiction*, Paris, CNRS Éditions, coll. « Médiévalisme(s) », 2009, 320 p.

Isabelle Pantin, spécialiste de la littérature de la Renaissance et de l'histoire de la cosmologie, se lance dans cette étude sur d'autres temps et d'autres mondes, ceux, fascinants et souvent mal compris, de l'écrivain et universitaire anglais J.R.R Tolkien (1892-1973). Le succès mondial, relancé par le film de Peter Jackson en 2001, du *Seigneur des Anneaux*, œuvre phare d'un auteur plus proluxe qu'on ne croit, ne laisse pas d'être ambigu. Au nombre immense de ses amateurs, parfois fanatiques, s'oppose la réserve de spécialistes de la littérature du xx^e siècle, hésitant à le consacrer comme un écrivain contemporain important.

C'est à partir de ce paradoxe qu'a voulu travailler Isabelle Pantin : il lui a semblé que ce contraste entre succès de librairie et hésitation de la critique universitaire permettait, au-delà de ce cas, de réfléchir sur la définition de la littérature, de la création littéraire et des critères permettant de distinguer grande littérature et œuvres mineures. N'étant ni médiéviste (comme Tolkien), ni vingtiémiste, Isabelle Pantin s'est aussi sentie libre de jouer à la fois de son savoir théorique et de son approche savante de la littérature et de sa réception de lectrice enthousiaste de Tolkien.

C'est peut-être cette position mixte qui fait la valeur et l'intérêt de son étude. Son projet est de montrer d'abord l'expérience de fiction, plus exactement « en fiction » (sous-titre de l'ouvrage), qu'a été la démarche créatrice de Tolkien toute sa vie à travers la production de multiples textes souvent inaboutis, inachevés, réécrits de diverses manières. Tolkien, en effet, n'est pas l'homme d'un seul livre ou même de deux (avec *Bilbo le Hobbit*) mais d'un très grand nombre de récits et « légendes » dont *Le Seigneur des Anneaux* représente sans doute l'acmé et une forme de résolution sans en être le total achèvement. L'œuvre se présente, en effet, en constant devenir et ne se conclut pas sur une image idyllique pas plus qu'elle ne sacrifie à la

représentation d'un âge d'or originel (*Le Silmarillion*). En cela, et en dépit des apparences, elle appartient, à sa manière, à son époque.

Pour nous guider dans ce labyrinthe de textes dont elle parcourt toute l'étendue, et en approcher le créateur, Isabelle Pantin engage d'abord une quête de l'homme Tolkien, difficile à cerner, et procède par cercles concentriques. Les relations de l'auteur à l'histoire de son temps, qu'il n'a pas reniée, participant à la guerre de 1914-1918 et à travers ses fils à celle de 1939-1945, sont cependant à déceler plus à travers ses textes que par des confidences dont il fut très avare.

Pour dessiner une biographie intellectuelle, il faut donc faire le détour par les amis de Tolkien, le milieu des professeurs d'Oxford, supposer des échanges réciproques, pister des rapprochements poétiques et philosophiques (dont Bergson ?). L'œuvre, foisonnante et multiple, apparaît, en effet, comme le point non seulement focal mais unique auquel le critique peut se raccrocher. L'œuvre de Tolkien serait bien « consubstantielle » à son auteur, un peu à la manière de celle de Montaigne !

L'enquête à laquelle nous convie minutieusement Isabelle Pantin est un peu aride au départ. Son souci de contextualisation lui fait déployer de nombreuses références, et composer des ébauches de monographies de divers auteurs au risque pour le lecteur de s'y perdre et de perdre de vue l'œuvre propre de Tolkien. Procédant comme avec les textes scientifiques du xvi^e siècle dont elle est une spécialiste, elle constitue un dossier complet d'influences qui par moments devient vertigineux dans le désir qui l'anime de ne négliger aucune rencontre possible, de rendre compte de toutes les hypothèses.

Peu à peu cependant le charme opère au fur et à mesure que l'on pénètre dans ces textes inclassables selon des normes génériques, problématiques pour une approche littéraire de la « modernité », décevants aussi pour qui voudrait y retrouver plus qu'un parfum de Moyen Âge, enfin irréductibles simplement à la *fantasy*, dont on a fait de Tolkien le créateur (à tort) ou le parangon. Ces textes, fascinants et séduisants au sens propre, mettent donc mal à l'aise le spécialiste du roman comme celui des contes, car ils ne sont rien de tout cela et tout cela quand même. C'est ce nœud, irritant ou excitant comme on le voudra, qu'Isabelle Pantin affronte avec ses armes d'universitaire. Mais se tenant du côté de Tolkien, pleine d'admiration pour sa force inventive et récréative, elle met constamment en question le clivage vraie/fausse littérature (ou petite/grande littérature) d'où elle était partie, pour finalement prouver son inanité.

Le fil conducteur de l'espace/temps autour duquel se construisent les derniers chapitres semble, en particulier, d'une grande pertinence pour comprendre l'œuvre et pour comprendre la démarche du critique. Il aide à la fois à relier toutes les légendes inventées par l'auteur et à lire en vertu de leur organisation globale les récits courts ou longs comme *Le Seigneur des Anneaux*. Les pages sur la cartographie tolkienienne, et l'imaginaire de

l'espace dont elle témoigne, convainquent de l'ambition de créer pleinement un *monde* imaginaire (y compris dans sa dimension cosmologique) qui animait l'auteur et dans lequel il s'est lui-même en grande partie immergé. L'étude aboutit à démontrer la cohérence d'une représentation qui passe par l'invention d'une mythologie au second degré. Ainsi l'analyse du *Silmarillion* et du monde des « Premiers Âges » montre comment se mettent en place tous les éléments d'un univers mythologique : histoire, cosmographie, langues, transmission. Là me paraît être le principal intérêt de cette étude. On y cherche non pas l'appartenance de Tolkien à tel ou tel genre mais on y perçoit le travail (fou ?) d'une invention de mythes, l'élaboration d'une écriture mimétique de celle que les médiévaux accomplirent à partir des traces laissées dans leur mémoire poétique de fragments mythologiques païens (celtes, germaniques, etc.) qu'ils combinèrent avec la pensée chrétienne et qu'ils ne cessèrent de refaçonner et de reformuler, du vers à la prose, du récit bref à la somme romanesque. S'expriment à plusieurs reprises, chez Tolkien, une interrogation sur les problèmes de la médiation et une réflexion sur les liens entre le mythe et l'histoire.

Car le plus fascinant chez lui, tel qu'il ressort de cette étude, est bien sa volonté de constituer des légendes pour ainsi dire en trompe-l'œil. C'est pourquoi on trouve à de nombreux moments une mise en abyme de l'écriture des textes mémoriels : Bilbo le Hobbit fait des traductions des livres elfiques, son journal et celui de Frodo sont copiés, complétés et conservés, constituant trois « traditions » pour le nouveau Gondor.

Enfin, la création pour lui, comme le dit et le démontre Isabelle Pantin, a un caractère fondamentalement évolutif. Il le représente dans son œuvre et le vit en tant qu'écrivain. Il émerge en cela à une certaine conception de la littérature comme l'invention d'histoires, leur transformation, leur oubli et leur renaissance. Pour Isabelle Pantin, il y a là une « image émouvante de ce qu'est la littérature au cours des temps » (p. 160).

Il est permis de ne pas la suivre totalement sur cette définition mais son livre complète, au sein des trop rares études en français sur Tolkien, l'ouvrage de Vincent Ferré, *Tolkien : Sur les rivages de la terre du milieu* (Christian Bourgois, 2001) qui en était pionnier. L'importance des informations qu'elle nous donne, et surtout son parti-pris (courageux !) de proposer une lecture globale des textes de Tolkien et de resituer *Le Seigneur des Anneaux* en relation avec les récits qui l'ont nourri plus que seulement préparé, rendent son étude indispensable à lire pour tous ceux qui s'intéressent aux processus d'invention de l'univers de Tolkien et pas seulement à son *imagerie* que le succès du film a renforcée au mépris du travail d'écriture de l'auteur.

Michèle Gally

Université de Provence – GDR « Théories du poétique »

Jane Chance (ed.), *Tolkien the Medievalist*, New York et Londres, Routledge, coll. « Routledge Research in Medieval Religion and Culture », 2003, xv, 295 p.

Jane Chance, professeure à l'université de Rice (Texas), a publié à ce jour une vingtaine de livres. *Tolkien the Medievalist* se situe au croisement de ses deux domaines de recherche. J. Chance a en effet publié d'une part des ouvrages critiques centrés sur les mythes médiévaux, tels les trois volumes rassemblés sous le titre de *Medieval Mythography* (1994, 2000, 2006), ou encore sur la réception moderne du Moyen Âge, explorée à travers le tome de la collection *Studies in Medievalism* (1982, 1991) dont elle a supervisé l'édition. D'autre part, elle s'est intéressée au groupe des Inklings, et en particulier à l'œuvre de J. R. R. Tolkien, à laquelle elle a consacré *Tolkien's Art : A Mythology for England* (1979, 2001) et *The Lord of the Rings : The Mythology of Power* (1992, 2001). Un troisième champ de recherche se dessine en 2003 dans l'édition de *Tolkien the Medievalist*, celui de l'étude des figures féminines. Celui-ci fera l'objet de deux ouvrages ultérieurs de J. Chance, mais apparaît déjà dans l'article de Leslie A. Donovan intitulé « The valkyrie reflex in J. R. R. Tolkien's *The Lord of the Rings* : Galadriel, Shelob, Eowyn and Arwen ».

L'édition de *Tolkien the Medievalist* contient une introduction (p. 1-12), quinze articles dont dix ont été présentés au 36^e Congrès international d'études médiévales de Kalamazoo en 2001, une longue bibliographie (p. 268-284) et un index (p. 285-295). D'un point de vue thématique, le recueil semble s'inscrire dans la lignée des ouvrages antérieurs de Jane Chance ; pourtant, l'introduction du volume présente celui-ci comme un événement dans l'histoire de la critique tolkienienne. Il s'agit de développer des « moyens nouveaux et mieux informés » pour lire l'œuvre (p. 4). Il est toutefois difficile d'admettre sans discussion que le rapport de Tolkien au Moyen Âge souffrirait d'un grave manque d'analyses sérieuses, d'autant que J. Chance rappelle un certain nombre de grandes études, dont celle qu'elle-même a consacrée à la question de la création tolkienienne d'une « mythologie pour l'Angleterre », ou encore le magistral ouvrage de Tom Shippey, *The Road to Middle-earth* (1982, 1992). Les contributeurs de l'ouvrage de J. Chance éprouvent d'ailleurs une certaine difficulté à proposer de nouveaux outils, malgré le choix d'étendre la période historique de référence depuis Saint Augustin jusqu'à la fin du xvi^e siècle. Ils ont tendance à s'appuyer sur les notions forgées par Tom Shippey, telles la « réalité astérisque » ou le concept de « profondeur » des histoires, qu'ils se contentent souvent d'appliquer à d'autres exemples.

Néanmoins, J. Chance rappelle que la parution de manuscrits inédits de Tolkien depuis les ouvrages critiques du début des années 1980 (les douze volumes de *History of Middle-earth* entre 1983 et 1996 et *Roverandom*

en 1998) offre des horizons inexplorés à la critique. Cette considération suffirait à justifier l'entreprise si les articles qui composent l'ouvrage accordaient effectivement une place essentielle à l'analyse des dernières publications. Mais de telles études semblent circonscrites à la quatrième partie. Celle-ci explore en effet l'apport des différentes versions des textes composant le Légendaire à l'interprétation d'histoires telles que celles de Tûrin ou encore de Beren et Lúthien.

Ce qui rend l'ouvrage dirigé par J. Chance particulièrement opportun en 2003, c'est avant tout le succès mondial du film de Peter Jackson, et l'explosion des ventes des livres de Tolkien à cette occasion. L'introduction de Jane Chance juxtapose ainsi des considérations sur la réception de l'œuvre de Tolkien et d'autres sur l'importance du Moyen Âge dans la conception du texte, et va presque jusqu'à revendiquer un lien de causalité entre les deux. L'affirmation de Chance selon laquelle il convient de fournir au lecteur des « moyens nouveaux et mieux informés » retrouve toute sa pertinence dans le contexte de cette massification de la réception de l'œuvre et d'une éventuelle baisse de la qualité de la critique.

C'est bien à ce besoin que semblent répondre les articles de la première partie de l'ouvrage, qui offrent un éclairage biographique ou traitent de la question (parfois présentée sous un jour polémique) du rapport de l'auteur à l'idéologie nazie. Dans son article (« “An industrious little devil” : E. V. Gordon as friend and collaborator with Tolkien »), Douglas A. Anderson, éminent connaisseur et éditeur des textes de Tolkien, se penche sur la relation de Tolkien et de son collaborateur et successeur à la chaire de Leeds, E. V. Gordon. Il rapporte d'intéressants éléments concernant le tempérament de Tolkien mais aussi ses travaux scientifiques sur les textes médiévaux que sont *Sir Gawain and the Green Knight* et *Pearl*. En revanche, dans un article intitulé « A kind of mid-wife : J. R. R. Tolkien and C. S. Lewis – sharing influence », Andrew Lazo, alors doctorant à l'université de Rice, propose davantage une synthèse de faits connus sur les influences communes et mutuelles de Tolkien et de C. S. Lewis. Il revient ainsi sur la discussion nocturne de 1931 qui marque la conversion de Lewis à la foi chrétienne, mais aussi sur les goûts des deux hommes pour la nature, la littérature nordique, Homère et le *romance* médiéval.

Le commentaire de Verlyn Flieger sur la célèbre conférence de Tolkien intitulée « Du Conte de fées » et le long article de Christine Chism consacré au rapport de l'auteur au nazisme concentrent l'attention sur le débat idéologique contemporain de la rédaction. Dans son étude (« There would always be a fairy-tale : J. R. R. Tolkien and the folklore controversy »), V. Flieger défend l'idée que si Tolkien minimise l'importance de l'origine dans sa réflexion sur le conte de fées, c'est sans doute parce que le contexte historique tend à associer cette question à la constitution d'une identité aryenne. Pour sa part, Christine Chism examine la manière dont Tolkien, loin de nier tout rôle de la question de l'aryanisme dans la conception de

son œuvre, s'efforce de justifier la production d'un monde imaginaire à partir d'une mythologie nordique qui inspire à la même époque l'entreprise nazie. L'article défend la thèse selon laquelle *Le Seigneur des Anneaux* peut être interprété comme une réponse de Tolkien à cette question, dans la mesure où l'œuvre ferait le récit de la sortie du mythe et de l'avènement de l'histoire grâce au renoncement symbolique à l'Anneau de Sauron. En proposant une analyse interne du fonctionnement de l'œuvre, C. Chism évite de s'exposer frontalement au reproche traditionnel de faire de *Seigneur des Anneaux* une allégorie de la situation politique contemporaine, à condition toutefois de ne pas céder à la tentation qui la guette d'affirmer que le texte de Tolkien constitue une réponse directe au débat idéologique de son temps.

Mary Faraci, professeure à l'université de Floride, revient sur une autre conférence de Tolkien. Reprenant l'opposition que celui-ci établit entre les critiques qui imposent leur mode de lecture au poème *Beowulf* et ceux qui étudient l'œuvre de l'intérieur, selon les critères du poète lui-même, Mary Faraci propose d'interpréter cette différence sur le modèle de la distinction qui existe entre voie active et voie moyenne dans la grammaire du grec ancien. L'analyse des deux types de critique décrits par Tolkien ne manque pas d'intérêt, mais le recours aux outils de la linguistique antique s'appuie sur peu de données textuelles, et l'article court le risque de reproduire l'attitude des critiques qui imposent leur propre grille de lecture à un texte qui, certes, n'est pas un poème, mais partage certains traits du texte du poète de *Beowulf* avec lequel il entend développer une relation empathique.

Les deuxième et troisième sections de *Tolkien the Medievalist* quittent l'éclairage de la réception contemporaine du Moyen Âge pour une série de comparaisons ponctuelles très spécialisées entre des textes ou motifs médiévaux et des épisodes ou personnages de l'œuvre de Tolkien. Sont convoquées les imageries traditionnelles de l'Homme Sauvage, de l'Armée des morts ou encore de la Vierge Marie telle qu'elle apparaît dans les litanies du ^{xvi}^e siècle. Certaines comparaisons sont plus fructueuses que d'autres. L'apport de la tradition de la « musique des sphères » à l'analyse du *Silmarillion* laisse perplexe. Bradford Lee Eden peine d'ailleurs à trouver un équivalent textuel à la musique instrumentale qui est censée cohabiter avec la musique de l'univers et la musique vocale (« The "music of the spheres": relationships between Tolkien's *The Silmarillion* and medieval cosmological and religious theory »). D'autres comparaisons n'apportent pas beaucoup à la réflexion sur l'œuvre. L'article de Jonathan Evans, « The anthropology of Arda: creation, theology and the race of Men », ne fait qu'étoffer l'analyse de Tom Shippey, reprenant par exemple sa comparaison entre *Le Silmarillion* et *Le Paradis perdu* de Milton. En revanche, John William Houghton (« Augustine in the cottage of lost play: the *Ainulindalë* as asterisk cosmogony ») établit à nouveaux frais la

compatibilité de l'« Ainulindalë » avec les autres traditions des récits de création du haut Moyen Âge, en examinant avec soin les points de jonction et les écarts entre le texte de Tolkien et les commentaires augustinien de la Genèse.

L'article de L. A. Donovan propose enfin une analyse très intéressante des personnages féminins du *Seigneur des Anneaux* à l'aune de la figure traditionnelle de la valkyrie. Il est seulement dommage qu'après avoir souligné l'importance de ne pas lire l'œuvre de Tolkien selon les critères modernes mais à l'aide des outils d'analyse des textes médiévaux, L. A. Donovan ne puisse s'empêcher de conclure que Tolkien fait preuve d'une grande « largeur de vues » et d'une ouverture à de « nouveaux modèles familiaux » propres à le racheter aux yeux du féminisme (p. 109).

Il reste à signaler dans la quatrième partie du volume, consacrée à l'influence de phénomènes d'écriture typiquement médiévaux sur l'œuvre de Tolkien, le remarquable article de Gergely Nagy, alors doctorant en Hongrie, qui analyse « The great chain of reading : (inter-)textual relations and the technique of mythopoesis in the Túrin story ». L'auteur reprend la notion de « profondeur » des histoires forgée par Tom Shippey et développe tout un dispositif conceptuel d'analyse du fonctionnement du texte tolkienien, qu'il applique à l'exemple de Túrin. Le Légendaire fonctionnerait dans le monde secondaire sur le modèle de la mythologie dans le monde primaire. L'œuvre de Tolkien *crée* un tissu de textes et d'histoires plus ou moins accessibles au lecteur mais qui renvoient les uns aux autres, de la même manière que les textes du poète de *Beowulf*, de Malory ou de Chaucer *convoquent* des références et les mettent en réseau. La création tolkienienne reproduirait donc pour le lecteur les conditions de la réception actuelle des textes médiévaux, dont il ne peut saisir toutes les références mais dont il ressent la « profondeur » mythologique.

Le recueil se clôt sur une analyse brève mais très informée de l'histoire de Beren et Lúthien. Dans un article intitulé « Real-world myth in a secondary world : mythological aspects in the story of Beren and Lúthien », Richard C. West étudie les différentes versions de l'histoire et les influences biographiques, littéraires et mythologiques qui la traversent. On peut seulement regretter le manque de références précises, comme si, en dernier ressort, le lecteur de *Tolkien the Medievalist* était finalement invité à retrouver une lecture plus empathique qu'érudite de l'œuvre du Professeur. Ces deux derniers articles achèvent avec brio un volume qui, par ailleurs, relève de manière inégale le délicat défi qu'il s'était lancé de développer des « moyens nouveaux et mieux informés » pour lire l'œuvre de Tolkien à la lumière du Moyen Âge.

Marguerite Mouton

Université Paris 13-Paris Nord (CENEL)

Bibliographie

Chance (Nitzsche), Jane, *Tolkien's Art : A Mythology for England*, London, Macmillan, 1979 ; Lexington, University Press of Kentucky, 2001 (éd. révisée).

Chance, Jane, *The Lord of the Rings : The Mythology of Power*, New York, Twayne/Macmillan, 1992 ; Lexington, University Press of Kentucky, 2001 (éd. révisée).

—, *Medieval Mythography*, Gainesville, University Press of Florida – *Medieval Mythography : From Roman North Africa to the School of Chartres*, 1994 (vol. 1) ; *Medieval Mythography : From the School of Chartres to the Court at Avignon, AD 1177 to 1350*, 2000 (vol. 2) ; *Medieval Mythography : The Italian Renaissance, AD 1350-1478*, 2006 (vol. 3).

— (ed.), *Medievalism in the Twentieth Century*, *Studies in Medievalism*, 1982, réédition par Boydell and Brewer sous le titre *The Inklings and Others*, *Studies in Medievalism*, 1991.